

IV. - L'Apothéose du Jazz (fin)

La fantaisie artistique des grands cinémas de New-York est infinie. Sans lassitude j'ai pu les fréquenter pendant huit mois. J'y ai vu des spectacles médiocres, quelques-uns grotesques ou pires ; j'en ai admiré un grand nombre préparés et présentés avec une ingéniosité réjouissante. A un musicien on pardonnera de retenir des souvenirs surtout musicaux.

Si le théâtre Paramount a renoncé au grand orchestre pour adopter seulement de petits jazz-bands, les théâtres du Capitole et de Roxy ont conservé de complètes troupes symphoniques, bonnes ou excellentes, réunissant chacune un effectif d'une centaine de musiciens. Le menu musical y est varié jusqu'à l'incohérence : un peu de tout, depuis les chefs-d'œuvre jusqu'aux pires tripatouillages. La présentation en est toujours imprévue et non pas seulement, comme on l'a lu en un précédent article, par le costume ou le déguisement des symphonistes.

Un des plus curieux spectacles est celui d'un grand orchestre dirigé, non par son chef, mais par l'image de celui-ci. Cent musiciens sont réunis pour jouer l'ouverture de Tannhäuser. On va commencer. Le directeur n'est pas à son pupitre habituel. Tout à coup le voici ; face au public, et trois fois plus grand que nature : il est là, non pas « en chair et en os », mais en projection cinématographique ! La grande photo vivante frappe sur son pupitre, lève les bras et déclanche le jeu des instrumentistes. L'œuvre tout entière — et elle dure un quart d'heure ! — est ainsi jouée sous la conduite d'un énorme fantôme ! Précision sans reproche, très bonne interprétation. Vous pensez bien que, en face de son auditoire, l'image du chef n'oublie pas un geste expressif ! Et les musiciens suivent ses indications avec une stricte fidélité. Avec quelle éloquence ne supplie-t-elle pas les trombones quand ces sonneurs de cuivre doivent, à la fin, lancer à plein souffle, puissamment élargi, le chœur des pèlerins ! L'œuvre achevée, les applaudissements du public éclatent, la grande photo du chef salue, puis disparaît, s'éteint brusquement tandis que, à sa place, se montre, souriant et satisfait le chef en personne et non plus son ombre... Dieu ! qu'il semble petit.

Expérience pittoresque, certes ! et de haut intérêt. On en peut tirer des conséquences pratiques. On en tirera, sans doute : des sérieuses et des cocasses.

L'expérience quotidienne de certains cinémas de New-York, c'est celle du jazz : spécialité du théâtre Paramount, qui n'a pas de grand orchestre, mais engage divers jazz-bands pour prendre une place plus ou moins importante dans le spectacle régulier de revue, entr'acte normal des films. Il semble impossible qu'un musicien sans préjugé ne prête pas une attention vive, sinon sympathique, aux mille recherches de cette forme d'art.

Il est difficile, sauf en cette revue, d'en parler dans un esprit sincèrement favorable sans être accusé de parti-pris et par la plupart des musiciens d'Europe, qui ne peuvent admettre cette forme d'art, et par les meilleurs musiciens des Etats-Unis, qui trouvent injurieux pour eux et pour l'Amérique musicale la prise en considération sérieuse du jazz et de ses bandes de virtuoses. Il me souvient d'avoir, en 1926, en des séances de la Musique vivante tenues d'abord à Paris, puis dans diverses villes de province, eu besoin d'alléguer mon titre de professeur au Conservatoire national de musique pour pouvoir faire accepter sans bruyante protestation une apologie, qui semblait ironique, du jazz. La situation n'a pas changé depuis des années, et en

dépît de la vogue immense de ce genre, assurée surtout par la diffusion à l'infini des disques.

Sans doute, le jazz a des défauts désagréables : d'une part l'opposition continue d'un rythme très carré, imposé par le tic-tac des banjos ou du piano, et les déhanchements incessants d'un rag-time obstiné ; d'autre part, l'abus des sonorités exceptionnelles et caricaturales : clarinettes miaulantes ou trompettes trop bouchées (pourtant elles se débouchent de plus en plus !). Mais dans le jazz que de liberté, que d'originalité, que de jeunesse ! Avec quelle aisance se déploient ces qualités que les musiciens dits sérieux sacrifient au traditionnalisme le plus froid, le plus académique, le plus scolaire, le plus absurde ! Quelle belle revanche de la sensibilité ou de la sensualité sur un intellectualisme inintelligent !

Le jazz, quand il est aux mains d'habiles improvisateurs comme certains nègres, ou d'adroits industriels blancs secondés par des virtuoses d'une habileté étonnante, comme on entend chaque jour à New-York dans dix théâtres, cinémas, clubs de nuit, le jazz mérite l'attention du musicien sans préjugé, de l'amateur sincère, de l'historien, du musicologue. Je n'ai aucune honte à avouer qu'il m'est arrivé au moins trois fois, au cours de cette saison, d'assister à deux représentations successives et ininterrompues de Paramount ou de Roxy, et de m'imposer ainsi, en une séance prolongée pendant cinq heures, deux spectacles du même film, parfois ennuyeux pour pouvoir entendre deux fois de suite tel ou tel jazz renommé partout ou complètement ignoré en Europe. Je n'ai jamais éprouvé une envie analogue en écoutant le meilleur concert symphonique, même conduit dans des conditions d'une extraordinaire beauté par Stokowski ou Toscanini.

Quelle imagination, parfois quel génie on a l'occasion d'admirer en les joyeux divertissements qui superposent des spectacles dansés à l'accompagnement des jazz-bands ! Là encore, c'est un laboratoire : laboratoire de la danse elle-même qui fond d'une manière souvent harmonieuse les exercices à la prussienne des girls, les pas et les pointes classiques, l'acrobatie clownesque ; laboratoire surtout de musique où un Haydn, un Mozart, un jeune Beethoven, un Debussy prendraient avec joie de ces leçons précieuses que jadis ou naguère ils demandaient sans honte aux musiciens populaires et aux Tziganes. Le jazz, malgré ses laideurs fréquentes, ses lourdes mais fugaces niaiseries, ses excès de caricature, c'est peut-être la fontaine de Jouvence où les musiciens pourraient perdre la sécheresse d'une intellectualité trop hautaine et retrouver le goût d'une sensualité indispensable à l'art qu'ils exercent.

De tous les jazz-bands le plus célèbre du monde est sans doute celui que dirige Paul Whiteman. Il est depuis des années popularisé par le phonographe. On l'a entendu à Paris, et ceux qui ont assisté à ses séances du théâtre des Champs-Élysées ne perdront pas le souvenir de l'éblouissement que provoqua la sonorité, inouïe jusqu'alors, de la Rapsodie en bleu de Georges Gershwin, confiée aux vingt-quatre boys du gros Whiteman, tandis que, joie des yeux jointe à la joie des oreilles, les projections variées de couleurs lumineuses inondaient la petite troupe, ses énormes contrebasses de cuivre et ses saxophones d'or.

La bande de Whiteman vient de recevoir, dans des circonstances exceptionnelles, les honneurs du triomphe : ses musiciens, son chef, son art, son principal fournisseur de musique. Quinze journées et soixante-dix séances en deux semaines n'ont pas épuisé le succès de l'entreprise. Mais avec quel art le théâtre Roxy avait préparé l'apothéose ! Tous les moyens ont été utilisés pour en étendre l'ampleur, tous, même, semble-t-il, une retraite assez prolongée de la fameuse société musicale et de son conducteur.

Dans le spectacle de Roxy — on avait licencié pour quelque temps la troupe dansante qui, sous la direction du chorégraphe russe Massine, groupe un corps de ballet classique et trente-deux girls acrobatiques, baptisées d'un joli nom français : les Roxyettes — tout était au jazz ; tout était à Whiteman : film en couleurs, le Roi du jazz, puis, à grand orchestre, concert de jazz.

Le film, à mon sens, est un chef-d'œuvre. Il se compose uniquement d'une « revue » dans

le genre des célèbres spectacles des Folies-Bergère, mais sans la moindre exhibition anatomique et d'un ordre exclusivement musical, ou presque : une vingtaine de tableaux en musique, coupés seulement par deux ou trois de ces saynètes que les Français se plaisent à désigner sous le nom de sketch. Plus exactement c'est un grand livre d'images, ou une partition qu'une main gigantesque feuillette pour nous faire entendre quelques-unes des pages les plus caractéristiques, nouvelles ou anciennes, du répertoire de Whiteman. Répertoire non seulement joué par la bande mais mis en scène et interprété de brillante façon.

L'agrément en est très vif, d'autant plus que l'enregistrement en est voisin de la perfection, que l'interprétation musicale en est toute confiée à la troupe de Whiteman et que la présentation très diverse permet de contempler le chef, son orchestre, en corps ou en petits groupes isolés, et quelques-uns des virtuoses-acrobates que l'on avait admirés à Paris il y a trois ou quatre ans. D'autre part, le répertoire de la troupe ne se restreint pas à des musiques de rythme américain : toutes les mesures traditionnelles de la vieille Europe trouvent leur place dans la partition.

La scène finale du film, dont chaque page tend à glorifier Whiteman et ses boys, constitue un premier triomphe du jazz. On voit défiler les représentants typiques de divers pays, interprétant des musiques caractéristiques de leur nation : vieille Angleterre, vieille Ecosse, vieille Allemagne, vieille Italie, vieille Espagne, vieille France... Seul l'art nègre, pourtant essentiel, est oublié : l'Américain conserve ses préjugés de race ! Quelle injustice artistique ! Après chacun de ces numéros les musiciens de chaque race sont plongés dans le creuset américain. A la fin de tant d'éléments différents fondus dans la chaudière naît le jazz qui tourbillonne, entraîne tout, constitue un art vivant, neuf, jeune, trépidant, en accord avec les tendances de la grande nation. La lourde silhouette de Paul Whiteman ou sa face lunaire domine toute la scène comme les précédentes ; le « roi du jazz » reçoit tous les honneurs...

Ce n'est pas tout. Après le triomphe en effigie, le triomphe « en chair et en os ». A peine le film du Roi du jazz a-t-il jeté ses dernières vues qu'un immense orchestre monte des profondeurs. Sous une énorme tête caricaturale de Whiteman, qui a pris la place de l'écran aux images vivantes, voilà, fondus en un seul groupe les vingt-quatre boys du jazz et les cent symphonistes de Roxy. On reste quelques instants en silence. Attente, évidemment, de quelque événement formidable. Un musicien prend le bâton du chef, déchaîne les dix douzaines d'instrumentistes lançant à toute volée quatre ou cinq mesures de la Rapsodie en bleu de Gershwin : c'est l'entrée, sous les applaudissements, de Paul Whiteman lui-même. Salut au public, et le célèbre jazzeur qui, à l'époque de ses débuts, se contentait de douze musiciens, qui d'ordinaire n'en dirige que vingt-quatre, se met à la tête de son grand, de son très grand orchestre, auquel vont tout à l'heure s'adjoindre des choristes.

Ce qu'il joue ? des pièces de Gershwin, de Rodgers, des tangos de Nocetti-Hickman-Dupont (empruntant des mélodies de Rimsky-Korsakoff), de Harling-Coslow. Ce répertoire ne souffre pas de l'élargissement ou du grossissement instrumental. L'équilibre originel est à peu près conservé ; piano et banjo gardent leur place sous l'éclat de six trombones. Le « Roi du jazz » est un habile homme ; il sait l'art de doser les sonorités.

Le triomphe n'est pas encore complet ; il faut y associer le principal auteur de ce genre de musique. Une seconde fois, mais sous la conduite de son chef, l'orchestre lance à deux reprises le leit-motiv de la Rapsodie en bleu. Projecteurs, illumination générale, bravos : au piano vient s'asseoir Georges Gershwin et, conclusion brillante, voici tout entière la Rapsodie fameuse que, au cours du film, on avait déjà entendue une première fois dans un enregistrement.

Elle n'a point vieilli, cette œuvre. Rapsodique sans doute, symphonique évidemment, elle reste le chef-d'œuvre typique du jazz. A l'entendre à grand orchestre j'ai, pour la première

fois depuis huit mois, regretté d'être en disponibilité comme critique musical et de n'avoir pas l'occasion d'écrire à ce sujet un article de musique (je m'en voudrais d'imposer à nos lecteurs un cinquième chapitre sur le cinéma et le jazz d'Amérique...). Cependant que de réflexions sur la musique classique et la moderne provoque une audition de ce genre !

Bon ou mauvais, louable ou condamnable, ce style si souvent célébré dans cette revue s'impose depuis quelques années, et l'on en retrouve des échos jusque dans les partitions les plus sérieuses d'Europe. En assistant à l'apothéose de Paul Whiteman, devenu sans conteste le roi du jazz, on peut, avec quelque ironie, songer à Wagner : il y a un demi-siècle, le grand maître achevait sa glorieuse carrière et offrait aux spectateurs de Bayreuth la preuve vivante de l'existence d'un art allemand ; la foule américaine, elle aussi, possède son art propre, national ; sa joie et sa fierté sont légitimes ; on comprend qu'elle en célèbre le triomphe avec un éclat inusité. Les partisans de l'art traditionnel, ennemis implacables du jazz-roi, n'ont plus qu'une consolation : penser, dire et redire que la Roche tarpéienne est près du Capitole... ou du théâtre Roxy.

LÉON VALLAS.

Le disque contre le cafard

par Paul Allard

Le Disque qui guérit !... Première démonstration de phono-psychothérapie collective par audition de disques ! par le docteur Vachel, professeur à l'Ecole de psychologie.

Bravo ! m'écriai-je à la lecture de cette annonce sensationnelle. Voilà, enfin, la science qui daigne découvrir les bienfaits du disque et le pouvoir guérisseur de la musique mécanique ! Pour « doper » les psychasthéniques, les surmenés, les candidats à la neurasthénie que nous sommes tous, plus ou moins, à des degrés divers, y a-t-il traitement plus pertinent que des injections rationnelles d'influx nerveux par cette musique dynamique, tonique et reconstituante ?

Et je me réjouissais de penser que les médecins allaient se livrer, sur les effets physiologiques du disque, aux mêmes expériences de laboratoire que sur le cinéma...

Les réactions organiques du film sur notre machine nerveuse ont été l'objet d'une minutieuse prospection expérimentale.

La *Revue Internationale du cinéma éducateur* en public, dans son dernier numéro, l'a mise au point.

Inutile de vous dire qu'elle est des plus défavorables !...

D'après les innombrables Docteurs Tant-Pis, qui se sont penchés sur la pellicule, le cinéma produirait, sur ses sujets, une « détraction de force nerveuse mesurée au dynamomètre et évaluée au cinquième », puis une « diminution de l'attention aux sensations cutanées calculée par l'extériorisateur à pointe. »

Les amateurs de cinéma tombent, ensuite, dans « une excitabilité nerveuse avec tremblements plus ou moins diffus, avec cardiospasmés, céphalées, vertiges » et, de là, de la « paressthénie » dans l'« anamésie », de l'« insomnie » dans l'« héropathie », et de la « Libidine psychosexuelle » dans le « pavor nocturnus »...

« Je n'ai point à redouter, me disais-je en allant à l'Ecole de psychologie, une description aussi moliéresque des effets du disque sur notre pauvre organisme puisque le docteur